



LES MODES PARISIENNES

Capote de M.^{me} Julien Bouté des Italiens 24. — Manteau de la M.^{me} Couchonnet
rue Richelieu 79. Lingerie de M.^{me} Colas rue Vivienne 43. — Corsets de M.^{me}
Dumoulin rue basse du rempart 44.

Ayuntamiento de Madrid

Paris chez Robert et Co. Place de la Bourse.

Imprimé par Moine rue Papillon 20 Paris.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
MANETTE (8^e partie), par LÉON GOZLAN. — CHRO-
NIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



EN costume simple, les femmes ont toutes l'apparence de fières et intrépides amazones, avec leurs robes de drap, de valencias, de mérinos, à corsage-veste. En costume demi-paré, c'est tout différent; la décoration change d'aspect : les femmes sont bien femmes, car leurs costumes sont de cette époque brillante, coquette, élégante, dont les peintres français nous ont laissé des modèles qui resteront comme chefs-d'œuvre de grâce.

Les robes ouvertes décolletées devant sur chemisettes qui forment le carré devant, ou les robes à pièces carrées toutes garnies de dentelle, de ruban, sont en effet en grande faveur pour toilettes de dîner ou de théâtre. Cependant, toutes coquettes que soient les robes, nous ne les trouvons pas avantageuses; elles *n'embellissent pas la beauté*.

Nos lectrices comprendront tout ce qu'il faut de courage pour dire cette dure vérité : heurter la passion du moment, s'en prendre à une mode

aimée, en vérité c'est de la démente; nous soutiendrons notre dire, la robe franchement décolletée sied mieux!

Hier encore, à l'Opéra, nous avons occasion de remarquer que ces robes enlaidissent la beauté. Une des plus jolies, des plus spirituelles actrices du Théâtre-Français y était en robe de satin gris-perle montante, décolletée devant sur une chemisette brodée. Cette robe était illustrée de dentelle tournant coquettement autour de son corsage. Les manches étaient demi-longues et garnies d'engageantes de dentelle. De beaux diamants en devant de corsage, boutons d'oreilles du diamant le plus beau, le plus pur, rien n'y manquait... et cependant la beauté toujours si brillante de la spirituelle artiste n'avait pas l'éclat qui lui est habituel!

Si une femme est maigre, elle ne doit pas adopter ces corsages; si elle est grasse, avec un cou merveilleux, peut-être pourra-t-elle le porter avec succès.

Je me suis demandé pourquoi ces charmants corsages n'allaient point décolletés, lorsqu'ils vont très-bien avec des fichus montants; voici le résultat de mes graves réflexions sur cette matière. Le corsage montant derrière est garni, soit d'une manière, soit d'une autre; or cette garniture produit des ombres sur le cou : de loin ces ombres ôtent de la fraîcheur; la peau en paraît ondulée.

Les plumes seront encore plus en vogue cet hiver qu'elles ne l'ont été l'hiver dernier.

Il est peu de chapeaux ou de capotes qui ne soient ornées d'une ou de plusieurs plumes.

Nous avons parlé de la jolie plume dont les

bouts sont noués par des brins de marabout, employée avec tant de succès par les demoiselles Romain (1). Le succès de cette plume est surtout très-grand sur une charmante capote de velours du nouveau vert, dit *Président* par les uns, *Chambord* par les autres, à laquelle ces demoiselles ont fait un très-gracieux fond souple.

Madame Laure garnit beaucoup de chapeaux ou de capotes d'une sorte de demi-guirlande en plumes. Cette demi-guirlande se termine de chaque côté par deux plumes; le milieu se compose de trois plumes très-petites tournées de façon à ne pas faire plus de volume qu'un petit chou de ruban, qui sont un peu espacées les unes des autres.

Une autre garniture de plumes employée par la même modiste se compose d'une demi-guirlande de cinq petits choux de plumes espacés aussi les uns des autres.

On fait des capotes de ce velours vert en question, qui ont le bord du devant de passe à jour sur une largeur de cinq à six centimètres; ce jour est couvert dessus et dessous par de la dentelle noire, bien qu'il reste transparent.

Ce qui a le plus de succès en robes de laine, ce sont les valenciennes à disposition, soit rayées devant en redingote, soit rayées autour des jupes. Il y a de ces étoffes qui ont des reflets comme les taffetas glacés. La couleur feu glacée noir avec rayures feu satinées et rayures noires est très-brillante; les mêmes en vert et noir ou bleu et noir sont aussi très en faveur.

Comme belle étoffe de soie en nuance nouvelle, on doit citer les taffetas brochés *choca*. Les dessins sont nuancés *choca* et blanc.

Pour les robes simples du matin et pour les demi-toilettes de l'après-midi, la lingerie a des recherches charmantes. Une des maisons qui peut faire autorité comme type des plus heureuses créations, c'est sans contredit celle de madame Chalet-Rabier (2). Cette dame comprend toutes les nuances qui doivent exister entre la lingerie de tel costume avec tel autre.

Ainsi, pour le matin, ses fichus et ses sous-manches sont en batiste plissée ou brodée à l'anglaise avec double rang de volants en manchettes relevées, ou bien encore des sous-manches ouvertes, mais avec un changement dans la coupe qui les rend convenables aux exigences de la saison.

Quant aux sous-manches des robes demi-habillé, elles sont toujours à engageantes de dentelle.

Un luxe qui a fait de très-grands progrès, c'est celui du jupon, et nous devons dire que madame Chalet-Rabier a fait tout ce qu'il fallait pour en

arriver à ce résultat : jupons brodés devant en tablier plat ou en tablier formé par des volants séparés chacun par une broderie formant entre-deux, ces deux genres pour mettre sous les redingotes, peignoirs de la toilette de chambre; — jupons bordés au bas d'une haute broderie anglaise, dont toutes les femmes raffolent à présent, aussi ne peuvent-elles plus s'en passer! Il faut une collection de jupons brodés variés de dessin, comme il faut une collection de mouchoirs de batiste brodée.

De cette lingerie sérieuse, si nous passons à la lingerie coquette, que de jolis bonnets il nous faudra citer! Madame Chalet-Rabier garnit beaucoup les bonnets de tulle avec des rubans de gaze très-étroits. Ces rubans se disposent en nombreuses boucles légères. Les rubans orange mélangés de rubans blancs sont d'un très-bon effet.

Nous reviendrons sur les articles de lingerie de cette maison d'élite.

Il est un fait à remarquer, c'est que la rue des Petits-Champs a de tout temps possédé les meilleurs magasins de lingerie.

MODES D'HOMMES.

Les modes d'hommes se complètent tous les jours de vêtements chauds devenus indispensables.

Le paletot-Buckain d'Humann, en drap marron ou noir, doublé de satin et entièrement ouaté, à col de velours et demi-ajusté, est tout à fait adopté par les élégants qui comprennent le *confortable*. Les premiers buckain se faisaient très-simples; depuis, Humann y a ajouté un galon large d'un pouce. Humann varie, du reste, non la forme de ces paletots, mais l'ornement; on ne peut donc rien préciser : seulement on peut affirmer que la coupe est digne en tout point de cette célébrité.

Il se fait des habits bleus garnis de boutons jaunes, boutonnant à volonté jusqu'en haut.

On ne peut encore rien affirmer sur la coupe des habits de soirée; le mois prochain, cette question sera décidée.

Les gilets de demi-toilette sont en étoffes de soie ou de laine de fantaisie.

Les gilets de piqué blanc, les cravates blanches sont toujours de toilette habillé du soir.

Les chapeaux conservent à peu près la même forme, bords demi-grands.

La cravate de soie pour la matinée, la cravate longue en soie brochée pour demi-toilette.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Capote de velours et dentelle noire. Manteau de satin reps, garni de passementerie. Redingote de damas. Bonnet de mousseline brodée garni de rubans. Redingote de

(1) Rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

(2) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 51.

mérinos; le devant est garni en tablier au bord du lé d'un lacet de soie qui forme grand feston bouclé. Le corsage est demi-ouvert devant, bordé d'un revers brodé comme la jupe. Les manches sont à revers brodés. Col à dents brodées à l'anglaise entourées de lacets. Sous-manches à manchettes relevées pareilles au col.

MANETTE.

(SUITE.)

Le gendarme, se tournant ensuite vers Leveneur, lui dit :

« Comment nous le feriez-vous pincer, ce réfractaire ? »

— D'abord, que me donnerez-vous si je vous le livre ? » repartit Leveneur.

Manette regardait toujours son père avec un sentiment d'indignation et de pitié.

« Me donnerez-vous un billet de banque ? continua-t-il avec le même sourire.

— De la banque de Rouen. » Le mot partit comme une balle des lèvres de Manette, et ce mot fit tressaillir Leveneur. Il balbutia, se coupa, et finit par dire : « C'est une plaisanterie ; est-ce que je sais où se cache ce réfractaire ? A votre bonne santé, » dit-il aux deux gendarmes ruraux en leur versant en manière de congé deux nouveaux petits verres d'eau-de-vie.

Dès qu'ils furent sortis de la boutique, Leveneur courut vers sa fille comme pour l'écraser ; il s'arrêta cependant avec la même promptitude, se contint, et lui dit même avec une certaine indifférence :

« Et d'où connais-tu, toi, les billets de la banque de Rouen ? »

— Tantôt j'en ai vu un sur votre cheminée...

— Ce n'est que cela, pensa Leveneur... heureusement ! Allons ! elle ne sait rien. N'importe ! il ne faudrait pas que ces effrois se renouvelassent souvent, j'en mourrais. »

Leveneur monta dans sa chambre.

Seule, Manette sortit la petite croix d'or cachée dans sa poitrine et la porta pieusement à ses lèvres. Le soir venu, son père et sa mère étant montés dans la chambre mystérieuse, Manette souffla sur sa lampe et posa de nouveau l'échelle au milieu de l'arrière-boutique ; elle se plaça sous le judas ; elle le souleva et le disposa ainsi qu'elle l'avait déjà fait. Manette vit alors passer le cortège d'énormités dont elle avait été frappée la précédente soirée : le cœur brisé de honte, elle attendit que le tour de sa lettre arrivât.

Enfin, madame Leveneur lut à haute voix cette suscription :

« A Monsieur Jérôme Dervieux, à la manufacture de châles de Monsieur Commandeur, à Saint-Michel-hors-les-Bois. »

« Est-ce que ce serait là notre réfractaire ? dit

Leveneur, l'amant de mademoiselle Clarisse Tré-lard ? Voyons sa réponse.

— Mais je le crois... Mais oui, » répondit madame Leveneur en ouvrant la lettre.

Qu'on juge si Manette prêtait une oreille et une âme attentives. Madame Leveneur commença :

« MON CHER JEAN-PAUL,

« Dieu soit béni pour vous avoir conduit sans « péril au lieu de votre retraite ! qu'il soit béni « mille fois ! Il aura exaucé mes vœux. Ne vous « fiez pas trop, cependant, à la demi-sécurité dont « vous jouissez en ce moment. Vous avez raison, « vous ne pouvez pas, et moi j'ajoute que vous ne « devez pas demeurer toujours caché. On vous « découvrirait assurément, car on soupçonne déjà « votre retraite. Qui ? comment ? me demanderez- « vous, puisque vous n'avez encore écrit qu'à « moi, à moi seule et une seule lettre. C'est que « cette lettre a été par hasard décachetée par mon « père et lue par conséquent par lui. Oui ! par mon « père. »

Leveneur frappa de ses deux mains ouvertes sur la table, en riant de toutes ses forces. La toux se joignit au rire pour le prolonger.

« Parbleu ! voilà qui se rencontre à merveille : le père de cette demoiselle Clarisse ouvre les lettres de sa fille, qui, par conséquent, les reçoit décachetées deux fois, par son père et par nous. Voilà une discrète correspondance amoureuse ! Qu'en dites-vous, madame Leveneur ? »

— C'est un vrai roman, répondit madame Leveneur, qui, pour la première fois depuis qu'elle aidait par force son mari à commettre tant d'épouvantables sacrilèges, goûtait quelque plaisir dans sa triste complicité.

— Oh ! oui, c'est bien drôle ! Mais continue, » dit Leveneur à sa femme, qui obéit.

« Vous me dites de ne pas nous désespérer, » parce que vous avez conçu un projet qui réussira si je vous aime. Alors, comment voulez-vous que je doute du succès, mon ami ? »

— Voyez-vous cela ? voyez-vous les jeunes filles de ce temps-ci ? interrompit Leveneur. Heureusement, Manette est froide comme le temps d'aujourd'hui...

— Ne vous y fiez pas, Leveneur...

— Quand bien même elle serait comme les autres, est-ce qu'elle oserait jamais, reprit celui-ci, dire à un homme qu'elle l'aime ?

— Peut-être.

— Allons donc ! D'ailleurs son affaire est faite. Lanissette lui mettra du plomb dans les idées en l'épousant... Mais voyons ce qui suit...

— « Voulez-vous que je vous le dise votre projet ? car je l'ai deviné, et cela assez facilement ; » car, à mon sens, il n'en est qu'un de possible ?

» Vous songez à m'enlever et à dire ensuite à mon père : A présent, décidez-vous ! Consentez-vous ou non à m'accorder ce qui est déjà à moi ? Et mon père dira oui, parce qu'en pareil cas les pères disent toujours oui. »

— Et moi, sacrebleu ! à la place de ce père je dirais non. Rapportez-la-moi, fille ou femme, je la reprendrais !... Une fille qui me jouerait ce tour-là... Tenez, madame Leveneur, vous n'auriez plus de fille... »

L'échelle trembla comme un jonc.

« Voyons, calmez-vous, Leveneur !... »

— Vous avez raison, ceci ne nous regarde pas... Cette enfant n'est pas à nous... S'ils l'avaient élevée comme j'ai élevé la nôtre, à grands coups de verges et de houssines, ses parents n'en seraient pas là. Mais voyons, reprit-il avec le calme d'un simple lecteur de feuilletons, ce que répond la demoiselle à ce beau projet qu'elle prête à son amant.

— « Je goûte votre idée, j'approuve votre résolution. Dites-moi ce qu'il faut que je fasse, et je le ferai. Indiquez-moi l'endroit où vous m'attendrez, l'heure de la nuit où je devrai sortir, et vous verrez si je suis exacte. »

— Elle est complète, s'écria Leveneur en se croisant les bras. Si j'avais le temps j'irais à l'heure indiquée, à l'endroit de l'enlèvement...

— « Mais tout ceci, dit madame Leveneur, reprenant la lecture de la lettre, « à une condition » expresse : c'est que si mon père, contre toute attente, refusait son consentement après que vous m'aurez enlevée, vous me laisserez disposer de ma vie comme je l'entendrai. »

— Ces chers enfants, dit d'une voix émue madame Leveneur, pourquoi ne pas les marier ?

— Pourquoi ne pas les étrangler plutôt ? repartit Leveneur. Vous êtes folle. Vous ne vous souvenez donc pas de ce que vous lisez ? Ce jeune homme est un artiste, un peintre ! Mais sachons la fin du chapitre.

— La voici :

« J'attendrai votre réponse, et je suis prête à tout ce que vous voudrez, mon ami ; mais puisque mon père, par un même hasard, peut encore lire votre prochaine lettre, ainsi qu'il a lu la dernière, employez ce moyen pour l'en empêcher : sur les trois premières pages, dites que vous renoncez à moi, que vous êtes froissé de mes refus, et sur la quatrième écrivez avec du jus de citron les quelques lignes qui m'apprendront si c'est bien un enlèvement que vous avez projeté, et toutes les circonstances nécessaires pour qu'il réussisse. Mon père n'y verra rien. Quelques jets de flamme me révéleront tout.

» Comme vous dites si bien,

» Adieu et à vous,

» CLARISSE TRÉLARD. »

— Il me saute à l'instant une idée au cerveau, dit le rusé lévrier du comte de Meursanne ; c'est qu'il n'existe pas plus de Jérôme Dervieux que de Clarisse Trélard, fille d'un épicier de Serneuil.

— Que dites-vous ? qui vous fait croire ?

— Je gagerais que ces noms en cachent d'autres.

— Quelle idée !

— Elle est juste.

— Mais pourquoi ?

— Parce que les filles d'épiciers, excepté la vôtre peut-être, n'écrivent pas de cette manière-là. C'est trop gentil, trop doré.

— Cependant...

— Savez-vous qui vous dira cela au juste ?

— Qui donc ?

— Manette. Je vais l'appeler. Vous allez voir...

— Manette est couchée.

— Mais non, il n'est pas minuit. »

Après avoir entendu cela, Manette, sans savoir comment, se trouva au bas de l'échelle, où elle resta muette, accroupie, presque morte.

Leveneur court au judas, l'ouvre...

« Tiens, dit-il, il n'y a plus de lumière là-bas. Il appelle : Manette ! Manette !

— Mon père ! mon père ! me voilà !

— Vous dormiez ?

— Non, mon père, la lampe s'est éteinte...

— Montez ici un instant...

Mais...

— On ne vous grondera pas, montez. »

Quand Manette fut montée par l'escalier de la maison jusqu'à l'étage où était la chambre de son père, celui-ci alla vers elle sur le pallier et lui dit :

— Connais-tu cette écriture ?

— Attendez... Mais je crois me souvenir... oui... c'est celle...

— De qui ?

— C'est celle d'une de mes camarades de pension.

— Qu'on nomme ?

— Clarisse Trélard.

— Très-bien. C'est tout ce que je désirais savoir. »

Manette, congédiée aussitôt, redescendit et alla remettre la double échelle en place.

Ainsi, sans effort, avec les lumières de son cœur et du simple bon sens, Manette avait créé, pour sortir d'embarras, et d'un embarras peut-être sans exemple, pour correspondre avec son amant sous les yeux de sa famille, un moyen qui, la même intrigue étant transportée sur la scène, n'aurait pas moins demandé que le génie de Molière combiné avec celui de Beaumarchais.

Trois jours pleins s'écoulèrent, et aucune réponse n'était encore parvenue à Manette, qui, bien qu'elle se démontrât les embarras du jeune réfractaire pour lui faire parvenir une lettre avec la promptitude et la ponctualité des temps ordi-

naires, n'était pas moins agitée par le doute et la crainte.

Pendant ces trois jours d'attente, deux événements mémorables eurent lieu.

Lanissette envoya à sa fiancée une oie farcie de marrons qui pesait quarante-cinq livres, et Janton, le clerc de notaire si cruellement bafoué par Leveneur, mourut des suites de la terrible mystification dont il avait été la victime.

Tout le bourg alla à son convoi. Au retour de la cérémonie funèbre, on lança des pierres dans la boutique de Leveneur.

Le soir, la jeunesse de Saint-Faréol-dans-les-Bois et celle de Saint-Michel-hors-les-Bois attachèrent à sa porte un écriteau où on lisait : *Si dans six mois tu n'as pas marié ta fille, malheur à toi !*

Les turbulents durent être satisfaits, car le lendemain, qui était un dimanche, on annonça au prône le mariage de mademoiselle Manette Leveneur avec M. Fromenthal Lanissette.

Chaque soir, il n'est pas besoin de le dire, Manette avait placé l'échelle à l'endroit accoutumé et y était montée dans l'espoir, toujours déçu, d'entendre la lecture de la lettre si impatiemment attendue.

Le quatrième jour, sa douleur s'était accrue de la peine que lui avait causée la mort du clerc de notaire et la proclamation de son mariage au prône, en pleine église ; — son mariage avec Lanissette !

Il était près de minuit, elle allait redescendre de son observatoire aussi tristement que la veille et les jours précédents, lorsque Leveneur dit en retirant de la boîte à vapeur deux dernières lettres qui y étaient encore restées :

« Il me semble que celle-ci est de notre amoureux... Vois donc, madame Leveneur.

— Tout juste.

— Ah ! ah ! nous allons donc savoir ce qu'on dit sur la page blanche, si on s'enlèvera ou si l'on ne s'enlèvera pas.

— C'est ma vie ou ma mort, se dit Manette.

— Mais, mon ami, dit madame Leveneur à son mari, nous avons oublié, vous et moi, de faire une réflexion bien importante cependant.

— Et quelle est cette réflexion ?

— C'est que, si nous passons au-dessus de la flamme cette page blanche que voici, nous allons voir paraître aussitôt les caractères tracés avec l'acide.

— Que voulons-nous autre chose ?

— Sans doute. Mais vous ne songez pas que la jeune fille en conseillant ce moyen à son amant comptait qu'elle seule ferait l'opération que nous allons faire, afin qu'elle seule et non son père pût lire les mots mis en relief par la chaleur. Que pensera-t-elle quand, en ouvrant sa lettre, elle

verra ces mots que son père aura nécessairement lus avant elle ?

— Elle pensera ce qu'elle voudra.

— Mais, mon ami....

— Nous rendrons service à son père, qui sera prévenu d'un enlèvement.

— Je ne dis pas ; mais cette fois ne violons pas ce secret ; nous en savons déjà assez.

— Mais c'est le meilleur morceau du secret.... Y renoncer ! »

Leveneur approchait déjà la lettre du sommet de la flamme.

« Mais nous n'avons pas lu, dit madame Leveneur, qui voulait toujours gagner du temps dans l'espoir de faire changer d'idée à son mari, nous n'avons pas lu ce qui est en caractères visibles.

— C'est inutile ! puisque nous savons que c'est une comédie arrangée d'avance entre les deux amants ! Assurez-vous-en... »

Madame Leveneur lut alors :

« MADEMOISELLE,

» Puisque vos honorables parents, ainsi que » vous me le dites, s'opposent à notre union, nous » n'avons qu'à leur obéir en silence. »

— Vous voyez, interrompit Leveneur ; tout le reste est ainsi ; c'est perdre du temps. Passons donc à la page blanche.

— Auparavant vous feriez peut-être bien, mon ami, de vous débarrasser de cette dernière lettre, si vous tenez toutefois à la décacheter...

— Mais oui, en effet, nous aurons plus de temps à nous... »

C'était encore un délai obtenu par madame Leveneur, qui à tout prix aurait voulu ne pas désespérer le cœur d'une pauvre jeune fille, la rendre folle presque à coup sûr en lui envoyant une lettre où elle trouverait écrite une page qu'à moins de l'intervention du démon elle aurait dû recevoir entièrement blanche.

Ce répit fut encore accordé à madame Leveneur : son mari laissa un instant reposer la lettre d'amour pour ouvrir l'autre lettre.

« Tiens ! qu'est-ce donc ? s'écria Leveneur en l'ouvrant. Pourquoi a-t-on dessiné cet arbre qui couvre presque toute la première page ? Éclaircissez-moi vite cela, madame Leveneur... c'est étrange... »

— C'est en effet très-étrange, reprit madame Leveneur après avoir jeté un coup d'œil sur les cinq ou six lignes d'écriture tracées entre l'extrémité de ce dessin et le bas de la page.

— Eh bien ! tu ne commences pas ?... on dirait que tu es troublée.

— J'ai peur... oui...

— Qu'est-ce donc ?

Vous allez voir. »

Madame Leveneur lut :

« C'est au pied de ce chêne, dont je t'envoie le dessin pour que tu le reconnaisse plus facilement quand tu seras dans la forêt de Cortavel, qu'a été enfouie la cassette de madame la marquise de Lascars... »

— Madame la marquise de Lascars ! s'écria Leveneur, celle qui a été assassinée, dont on a pillé le château il y a six semaines. Sa cassette dont on a tant parlé ! sa cassette ! répéta Leveneur ému, hors de lui ; mais lis, lis donc ! Oh ! pourquoi ne sais-je pas lire ? je saurais déjà...

— Mais c'est vous qui m'interrompez toujours...

— Qu'ont-ils ? se disait Manette.

— Soit ; mais lis.

Madame Leveneur reprit en tremblant :

« Cette cassette renferme tous les bijoux que nous avons volés à madame la marquise de Lascars, pour environ quatre cent mille francs. »

— Mais qui donc ose écrire cela ?

— Tu ne comprends pas, répliqua Leveneur, que c'est quelque voleur arrêté pour ce vol, ou depuis ce vol, qui invite un autre voleur à mettre cette cassette à l'abri. Que dit-il encore ? mais voyons ?

— « Je suis condamné à mort, parfaitement condamné ; plus d'espoir pour moi de jouir de ces richesses : profite-en donc... »

— Que disais-je ? cette cassette est à moi, se dit Leveneur, dont l'ambition prit tout à coup les proportions d'un océan. Quatre cent mille francs ! j'achète du coup le château de Meursanne. A qui cette lettre est-elle adressée ?

— « A Monsieur Pignatel, poste restante, à Châteauroux. »

— Pignatel est un nom de guerre ; on a un faux passe-port, et l'on va à la poste retirer sa lettre. Est-ce qu'il n'y a plus rien d'écrit ?

— Pardon...

— Ah ! je craignais... Vous tremblez toujours... Mais lisez ! »

Madame Leveneur acheva :

« La forêt de Cortavel, il faut que je te l'apprenne, est à trois lieues de Saint-Faréol-dans-les-Bois. Une fois dans la forêt tu suivras le grand chemin des Buttes, un poteau porte ce nom. Ce chemin se termine au rond-point du Mouton noir, où tu verras six routes : entre dans celle du Pied coupé. C'est une ruelle étroite et qui n'a pas plus de cinquante pas ; au milieu, c'est-à-dire à vingt-cinq pas des deux bouts, se trouve le chêne en question. Il domine de beau coup tous les autres. Du côté du chemin ses racines noires sortent de terre comme des serpents. Derrière le tronc, la terre est unie et rougeâtre. Creuse dix-huit pouces environ, et tu rencon-

treras la cassette. Prends tes précautions ; la cassette est lourde, très-lourde.

« Autre renseignement. Ne fais pas le coup avant minuit ; tu pourrais être vu par les gens qui rôdent autour du château depuis que nous l'avons nettoyé. »

— Quelle heure est-il ? » demanda tout bas Leveneur.

Ce simple mot versa l'épouvante dans le sang de madame Leveneur ; Manette ne put l'entendre.

« Pourquoi faire ? » répondit madame Leveneur, qui se hâta d'ajouter : Il est minuit et demi.

— Pour aller nous coucher, » dit Leveneur, qui en effet se déshabilla sans plus songer à l'autre lettre, qui ainsi ne subit pas l'épreuve de la flamme.

A peine était-il jour que Manette descendit au bureau pour s'emparer de cette lettre, qui, quoi qu'elle contint, était toute sa vie : elle remonta aussitôt dans sa chambre. Là elle alluma une bougie, promena en tremblant la page blanche au-dessus de la flamme, et cette page se couvrit immédiatement de caractères couleur de rouille. Elle put lire ceci :

« Vous avez deviné ma pensée parce que vous êtes dans toutes mes pensées. Oui, mon projet est de vous délivrer de la prison où vous étouffez depuis votre naissance, en vous enlevant et en forçant ensuite votre père à vous donner à moi. Il faut vouloir cela ou rien. Il consentira à notre mariage, et ce mariage sera votre liberté et la mienne, mon bonheur, et je crois aussi le vôtre. Vous exigez de moi que je consente à vous laisser disposer de votre vie, au cas où votre père ne consentirait pas à notre mariage. Est-ce qu'il peut ne pas consentir ? Je vous dis, je vous affirme qu'il consentira. Voulez-vous que je vous le jure ? Je vous le jure.

« Venons à l'exécution. Soyez à neuf heures, pas plus tard, la nuit prochaine, près de votre croisée qui ouvre sur la campagne. Je frapperai deux coups au carreau. Vous ouvrirez, vous descendrez ; il y aura une échelle. Nous ferons à pied un quart de lieue environ. Un cabriolet nous attendra, nous y monterons tous les deux... Dieu fera le reste. »

LÉON GOZLAN.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

OPÉRA-COMIQUE. — *Le Paysan*, opéra en un acte, musique de M. Charles Poisot, paroles de M. Alboize. — Bénissons la mémoire de Joseph II ; jamais empereur ne rendit tant de services à l'art dramatique. Que de dénoûments ne lui doit-on pas ! que d'heureux il a faits ! la philosophie sert donc à quelque chose, ne fût-ce qu'à marier des amoureux d'opéra-comique.

L'autre jour encore, Joseph II s'est livré à son passe-temps ordinaire. Un baron allemand, le dernier des barons, orgueilleux, opiniâtre, entiché de noblesse comme tous les chapitres d'Allemagne réunis, refuse sa fille à celui qu'elle aime. Il lui faut pour gendre un homme qui puisse justifier d'un titre quelconque : burgrave, margrave, rhingrave, grand-duc, voire même vidame ou chevalier.

L'amant de la fille du baron (je le crois natif de Westphalie et descendant en ligne directe des Thun-der-ten-Tronck) obtient par sa valeur des lettres de noblesse, et il vient réclamer la main de sa Cunégonde. Quoi ! lui répond le baron, j'irais donner ma fille à un homme qui ne peut pas seulement justifier d'une quinzaine de quartiers, à un noble d'hier dont le père exerce encore l'état de jardinier, que diraient mes aïeux les Thun-der-ten-Tronck !

Voilà donc l'amoureux désespéré, lorsque l'empereur Joseph II, qui parcourt ses Etats dans le but de réparer les injustices et de marier ses sujets, arrive chez le baron sous un déguisement. Il se fait passer pour le comte de Falkenstein. Avec ce rapide coup d'œil de l'homme philosophe et tolérant, il voit tout de suite de quoi il retourne. Il y a ici deux amoureux qui gémissent, se dit-il, ne nous éloignons pas avant d'avoir assuré leur bonheur par un bon et légitime mariage en si-bémol.

Or, le baron n'a rien dans son garde-manger pour fêter le comte de Falkenstein ; que pensera l'aristocratie européenne si le petit fils des Thun-der-ten-Tronck, ayant à fêter un seigneur de la cour dans son château, n'a pu lui offrir qu'un morceau de veau et une salade ? heureux encore s'il avait pu y joindre une omelette au lard ?

Comment sortir d'embarras ?

Survient fort heureusement un chevreuil, un chevreuil dont le jardinier, père du gendre qu'il a repoussé, lui fait hommage. Ce chevreuil sauve l'honneur des Thun-der-ten-Tronck. Le comte de Falkenstein le trouve excellent, et il exige que le jardinier en prenne sa part et se mette à table à ses côtés. Le bonhomme a dîné avec l'empereur, et il est noble de droit, et comme il a découvert que c'est à une cause semblable que les Thun-der-ten-Tronck durent leur anoblissement, le rejeton de cette noble famille n'a plus de prétexte raisonnable pour refuser l'alliance de son jardinier.

L'empereur Joseph II bénit les époux et se remet en route pour passer en revue tous les opéras-comiques de son empire et leur donner le dénouement dont ils ont besoin.

M. Alboize a raconté avec infiniment d'esprit et de gaieté cette histoire que nous venons de résumer. La musique de M. Charles Poisot est élégante, facile. L'air en *sol mineur* chanté par mademoiselle Decroix, le duo qui suit entre la même et Jourdan sont deux heureuses inspirations. Il y a aussi dans cette partition des couplets et des chœurs d'un joli caractère.

TAXILE DELORD.

THÉÂTRE-MONTANSIER. — *Les Deux Aigles*, comédie-vaudeville en deux actes de MM. Bayard et Biéville. — Rentrée d'Achard.

« L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre. »

Le présent vaudeville va nous donner une nouvelle preuve de la vérité de ce vers-proverbe.

Hippolyte Bidoux, commis en bonneterie, est la coqueluche de toutes les femmes de son quartier : — il fait des calembours, il compose et chante des couplets, il danse toute espèce de polka ; — bref, c'est un garçon charmant.

Eh bien, ce même Hippolyte Bidoux, introduit par hasard dans le salon du comte de Chamarat, n'est plus le même homme et n'obtient plus le moindre succès auprès des marquises et des duchesses.

Cela peut vous paraître étonnant, et pourtant c'est l'exacte vérité.

En revanche, toutes ces dames raffolent de M. Albert de... n'importe quoi, qui leur débite des petits vers à la Dorat et qui, dans les contredanses, va en avant-deux avec l'air qu'il aurait en suivant un corbillard qui se dirigerait vers le Père-Lachaise.

Deuxième acte, deuxième soirée. — Cette fois nous sommes chez M. Legris, boulanger quasi-millionnaire, recevant chaque dimanche ses amis, tous petits marchands des environs.

Ici on ne jure que par Hippolyte Bidoux, — on ne rit que lorsqu'il arrive, on ne danse que lorsqu'il est là, et on ne mangerait pas une crêpe qu'il n'ait mis la main à la pâte.

Survient, au milieu de cette joyeuse société, l'élégant Albert qui a appris que la fille du père Legris est une riche héritière ; — mais chez ce boulanger M. Albert fait le four le plus complet.

Excusez ce calembour, auquel je me crois autorisé par le laisser-aller de la société et par la présence du vin chaud.

Bref, l'aigle du salon de la comtesse devient ici un dindon parfait.

Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est Hippolyte Bidoux qui finit par épouser la fille du père Legris ; — vous êtes trop intelligent pour ne pas l'avoir deviné tout d'abord.

Achard, absent de Paris depuis 1848, faisait l'autre soir sa rentrée parmi nous en reparaisant sur le théâtre de ses premiers succès.

Cet excellent artiste n'a rien perdu de sa verve et de sa gaieté, aussi a-t-il été applaudi tout comme s'il n'avait jamais quitté la salle Montansier.

Incessamment nous aurons au même théâtre les débuts de mademoiselle Désirée qu'il y a deux ans l'on applaudissait au Gymnase.

LOUIS HUART.

*. L'opéra-comique en trois actes de MM. Scribe et Halévy, *la Dame de pique*, sera prêt avant six semaines. Les répétitions au théâtre sont commencées depuis mercredi dernier et elles seront poussées avec une activité qu'explique l'importance de cette œuvre. L'Opéra-Comique déploiera un grand luxe de mise en scène pour cet ouvrage, dont les principaux rôles sont, comme on sait, confiés à madame Ugalde, Bataille, Boulo, Couderc, Riquier et mademoiselle Mayer.

*. Le Gymnase va reprendre prochainement la charmante comédie de M. Scribe, *la Grand' mère*, pour les débuts de mademoiselle Amédine Luther, la jeune et jolie transfuge du Théâtre-Français. Madame Rose Chéri jouera le rôle principal.

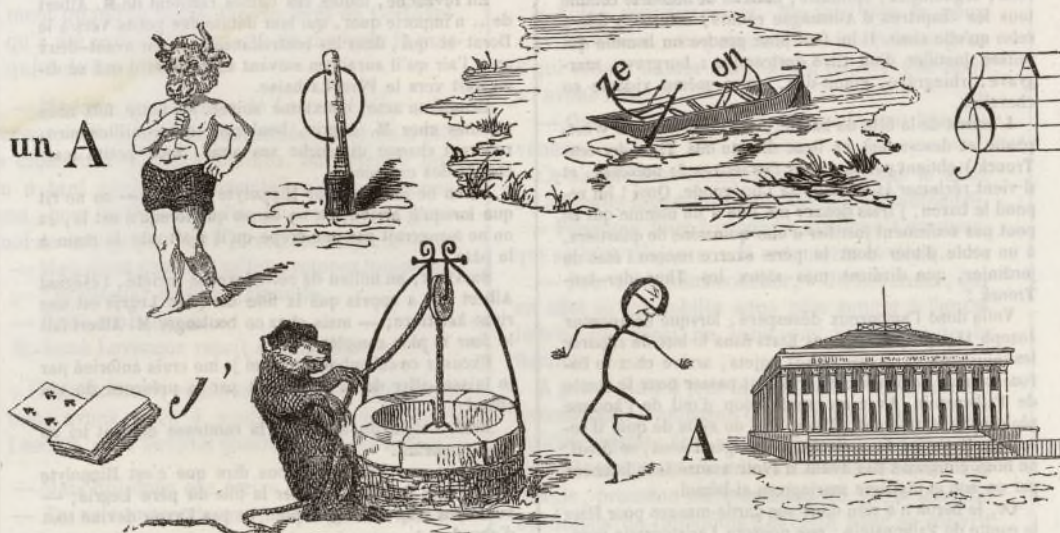
*. On vient de lire au Vaudeville une comédie en un acte, de M. Bayard, intitulée *la Douairière*. Le rôle principal de cette pièce a été écrit pour mademoiselle Déjazet.

*. Le Théâtre-Montansier donnera cette semaine la première représentation de *l'Enfant du Miracle*, vaudeville en un acte dont on dit le plus grand bien. Cet ouvrage, dont les principaux rôles sont confiés à Sainville et Hyacinthe, est de MM. Varin et Biéville.

En parlant de la maladie très-grave qui, depuis deux mois, tient alité M. Alcide Tousez, nous avons omis de mentionner un fait touchant : ses camarades, venant en aide à sa famille, passent, chacun à son tour, les nuits auprès de lui.

Dans le passe-port qu'a pris Grassot en partant de Paris, on a mis, d'après sa demande, comme signe particulier : *Caractère gai*. « Je serai obligé, a-t-il dit, de faire rire les gendarmes qui me demanderont mon passe-port, autrement ils m'arrêteraient. » Grassot a déjà donné trois représentations au Havre avec la petite Montaland ; tous deux y ont obtenu beaucoup de succès.

RÉBUS ILLUSTRÉS.



Explication du dernier Rébus.

On, nabot, harpe au nez fort, ze, menthe, hune bat laine, sous Van Tell donne un coup de queue, qui fait chat vi ré, le, canne haut dais pêcheurs.

(On a beau harponner fortement une baleine; souvent elle donne un coup de queue qui fait chavirer le canot des pêcheurs.)

J. de Barthélemy, 7, faubourg Poissonnière.
Confection, Robes, Chapeaux, Coiffures et Bonnets.

Mantelets, Manteaux, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et C^{ie}, rue Richelieu, 79, au premier étage.

Le Coloriste de la Fleur. Album à l'aide duquel on peut apprendre seul à colorier la fleur. Chaque feuille en noir est accompagnée d'un modèle colorié et de toutes les indications nécessaires pour qu'on puisse facilement copier ce coloris. Prix de l'Album colorié : 20 fr.

Ameublements parisiens, très — magnifique collection de tentures de lits et croisées, — de meubles riches et simples, — de chaises et fauteuils, etc., etc., puisés aux meilleures sources. 66 feuilles sont en vente; prix de la feuille, coloriée avec un soin tout exceptionnel : 4 fr.

London illustrated news. Pour toutes les personnes qui connaissent la langue anglaise, il ne peut exister de publication plus agréable et intéressante que ce modèle des journaux illustrés. Le *London illustrated* paraît à Londres tous les samedis, — il est distribué à Paris tous les lundis. C'est un journal à la fois politique, littéraire et artistique : il contient plus de dessins qu'aucun journal français. Pour les personnes qui veulent se familiariser avec la langue anglaise, c'est une excellente occasion de lectures hebdomadaires. — On souscrit à Paris chez Aubert et C^{ie}, place de la Bourse. Prix, pour trois mois, à Paris, 9 fr. 50; — pour trois mois dans les départements, 10 f. 50. — Les abonnements partent du 1^{er} du mois.

CAPOTES POUR DAMES,
en feutre et castor, parfaites d'élégance et de bon goût.
3, rue Vivienne (vis-à-vis le n° 8).

Portraits d'après nature. Un artiste lithographe dessine les portraits d'après nature, sur pierre, en deux séances, et en livre 50 exemplaires imprimés sur beau papier vélin satiné, — le tout pour 50 francs les portraits d'hommes, et 60 francs les portraits de femmes.
S'adresser chez Aubert, place de la Bourse.

Découpures. Sous le titre de *Découpures fantasmagoriques*, on trouve, chez Aubert, un cahier de dessins qui, découpés et placés entre une bougie et la muraille, forment des ombres fantasmagoriques très-curieuses. Ces découpures sont un joujou fort amusant pour les soirées, à la campagne. Le cahier offre 13 découpures, et ne se vend que 4 francs.

Enveloppes comiques. 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

Diorama en miniature. Six jolis sujets transparents qu'on arrange à sa volonté pour former des abat-jour de lampe. Ces dessins font réellement un petit effet de diorama. C'est un charmant passe-temps des soirées. Chaque feuille : 4 fr.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Valenciennes, 36.